Document generated on 10/12/2024 5:03 a.m.

Tangence

De ce côté-ci du jardin, la lecture de la première personne

Jacques Brault, *Au fond du jardin*, Montréal, Noroît, 1996, 140 p.

Jean-Claude Brochu

Number 55, September 1997

La vitesse

URI: https://id.erudit.org/iderudit/025953ar
DOI: https://doi.org/10.7202/025953ar

See table of contents

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)
1710-0305 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Brochu, J.-C. (1997). Review of [De ce côté-ci du jardin, la lecture de la première personne / Jacques Brault, *Au fond du jardin*, Montréal, Noroît, 1996, 140 p.] *Tangence*, (55), 155–159. https://doi.org/10.7202/025953ar

Tous droits réservés © Tangence, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LIRE

De ce côté-ci du jardin, la lecture de la première personne

Jacques Brault, *Au fond du jardin*, Montréal, Noroît, 1996, 140 p.

... je machine en secret des échanges
Pour toutes sortes d'opérations, des alchimies...

Saint-Denys Garneau, «Accompagnement»

Dans les deux genres que Jacques Brault a surtout pratiqués, poésie et essai, plusieurs titres successifs, et parmi les plus récents, forment une gradation décroissante par rapport à l'obsession du chemin: *Chemin faisant*, *La poussière du chemin*, *Il n'y a plus de chemin* et *Au fond du jardin*, reprenant ainsi l'ironique escalier de «clochardise» de l'avant-dernier recueil de poèmes paru: «On devient clochard / simplement comme on descend un escalier» (*Il n'y a plus de chemin*, p. 13). Cette sorte d'itinéraire (de l'itinérance) n'offrirait plus de perspective, et le flou gagnerait même le premier plan, dans la direction inverse des portraits d'écrivains par Cartier-Bresson: «... l'horizon de l'intime est le plus brouillé, le plus incertain.» (p. 51) Au point qu'on peut penser à une esthétique intimiste de la disparition (p. 12); pas de cynisme ici ou d'humilité (souvent rabâchée à propos de ce poète), mais peut-être, osons un mot gentil, une délicatesse.

Cette demi-droite du chemin (impossible de retourner, futurition oblige) se verticalise et perd son orientation, sa flèche. Chemin perdu de lucidité sans appel (p. 14) ou chemin qui est en réalité absence de chemin (p. 98), ce sont toujours là cependant les *degrés* paradigmatiques — qu'on pourrait confondre — du

chemin perdu de soi. Pour écrire encore une fois scolairement, il s'installe aux premières pages du livre et entourant l'écriture à la première personne, un champ lexical de la disparirion : ne laisser aucune trace (p. 12), se désintéresser (p. 13). Dans un recueil d'essais miniatures écrit surtout au *il*, parfois au *vous*, au *nous* de l'humaine condition, des ombres accrocheuses de guillemets suppléent l'auteur pour donner à lire le *je*. On croit reconnaître Arland, Blanchot, Cabanis, Calet, Colette, Leiris, Sarrazin ; on est sûr de Borges, de Tchekov et d'une bonne douzaine d'autres. Même pas la moitié de tous ceux dont il est question. Mais de quoi, de qui s'agit-il, au fait ? De la lecture, de son officiant.

La mystique commence quand Dieu n'existe plus ; la littérature, avec la disparition des œuvres, sur le « trajet qui mène de la figure au sans-figure » (p. 113). Elle ne ressortit plus là aux Idées, mais devient irreprésentable par son entrée modeste dans tout, vaporisée. En ce sens, toute quête véritable est iconoclaste. La littérature n'y a plus, comme chez Jacques Brault, que des prénoms, soit ce qui subsiste *après* le nom. Alors survient l'être, Pur Référent privé de tout trait. Ainsi de Dieu, de la poésie et de l'amour. L'immense ne tombe que dans le vide ; grande zen avant bien d'autres, Thérèse d'Avila nous en avait prévenus. Ne pas savoir serait un début de sagesse. « Hors des ténèbres, je n'ai plus de guide. »

Écrire *de* soi (p. 13), c'est écrire l'autre ; la préposition marque une orientation de l'écriture vers l'humaine condition sur le chemin non tracé (p. 29), chemin de nuit (p. 128) :

> L'écrivain se relit. Cet être de misère, il l'a bien tiré de son propre vertige comme une femme l'enfant de son ventre. Non. C'est un langage abandonné à l'espérance aveugle qui l'a extirpé du non-être pour le confier au mal être. Il n'y a rien d'autre à faire. Ce n'est pas toi. Ce n'est pas lui. Quelque lecteur surviendra un jour, par quel chemin non tracé ? Dans la nescience de soi, il se métamorphosera en curé de campagne et petite enfant violée, tout à la fois... (p. 29)

Soi-même comme un autre. L'auteur se désapproprie lui-même pour se rendre accessible au lecteur hésitant sur son propre chemin de nuit obscure.

La leçon porte. Le *je* à construire n'est donc plus ici celui des auteurs (cités et citant), au reste, plutôt anonymes, mais le *je* du compagnon d'en face :

> On devine alors qu'on n'écrit que pour soi, à un soi-même inconnu, jamais né sauf en l'autre... (p. 38)

> Est-il vrai que les émotions prêtées à un être fictif ne sont plus imaginaires dès que nous rejoint leur étrangeté comme un autre visage posé sur notre visage? (p. 136)

Le *je* quotidien qu'entre détresse et enchantement, dans le douloureux qui pourtant met en joie (p. 116) à condition de le dépayser (p. 49), Jacques Brault, auteur-lecteur, dans un échange de rôles, médiatise et m'invente avec ma collaboration :

> ... le *je* de la narration, n'est-ce pas celui même du lecteur? (p. 24)

> [Cette subjectivité mise en veilleuse] continue à rassembler, sans les confondre, nos différences, elle confère à la *première personne* [J.B. souligne.] du récit un pluriel où chaque singularité s'éprouve comme sans cesse perdue et retrouvée, sceptique et fidèle. (*Ibid.*)

Le secret serait que, contre toute apparence, l'écriture intimiste et son écrivante lecture, à long usage, désencombre de soi. Il n'y a plus d'auteurs. « Accompagnements », le sous-titre générique, nous ramène à Saint-Denys Garneau et à Bernanos : le premier, lecteur du second ; Jacques Brault, lecteur des deux ; et moi, lecteur des quatre. Je finis par me lire (je suis lu) en lisant le lecteur d'un autre qui en lit un autre. Le lecteur *architexte* sans compas. Un appel discret se fait entendre au fond du jardin. Les textes trouvent en moi l'écho d'un rêve. Toute trace originelle s'efface dans la poussière du chemin. C'est la littérature en minuscules, impérissable d'anonymat immémoriel.

« Là gît, caché, le renoncement à soi-même qui est la figure voilée d'une attention généreuse à l'autre. » (p. 107). Il faudrait, dépouillé de l'ego mais sans détestation (p. 53), s'écrire malgré soi (p. 26) sur un dénominateur commun d'âme résiduelle ; suivre ici Georges de nouveau : « Il est plus facile qu'on ne croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même. » (p. 29) La sensibilité des âmes pas tout à fait mortes se reconnaît alors à l'appréciation d'une syntaxe, d'une ponctuation, tout ce qui reste à l'écrivain d'aujourd'hui pour triturer la chair de tous les livres, encore la vie en minuscules :

> Quel amour dévoyé du bon sens ne faut-il pas pour, en baissant la voix, célébrer avec justesse dans la compassion la

> noblesse timide des objets que les humains abandonnent derrière eux? Seuls les reclus et les exclus accordent un peu de ferveur et beaucoup de sens à une savonnette, un ticket de métro, des chaussettes de laine, un crayon mal taillé, des lacets usés à la ficelle. Choses dérisoirement choses. Il n'y a pas là matière à s'extasier. Le chroniqueur ne dépense pas de fausse gravité quand il chantonne la saveur âcre et doucereuse de la vie quotidienne. Mais pourquoi l'insignifiant prend-il parfois une signification poignante? (p. 19)

La vie de ceux-là devient une perte de temps — temps variable avec éclaircies moins souvent justes qu'illusoires — pour oublier qu'on meurt. Écrire pour vivre sa mort.

On s'efface, dans l'écriture du médiocre (p. 122). Tout un chacun s'y perd par la mise en relief du mortel lot commun: «Qu'y a-t-il de si terrible dans la disparition pronominale? Mourir, moi? Bien sûr; et après?» (p. 77) Le parti pris de clochardise rejoint d'ailleurs le sens même de l'essai où la marche d'errance, le mouvement avec la mort en bouts de ficelle à nos chaussures, invente la voie. Le petit, qui est rarement le gentil, s'y présente néanmoins comme le plus aimable en nous réconciliant.

Jacques Brault ne va jamais au bout de l'ironie. Un bon accès de cynisme aux accents cioraniens, comme dans *l'amour est roucoulades et borborygmes* (p. 21), serait une manière de s'accorder encore trop d'importance en affichant, disons, des indispositions. Puisque l'ironie, en cette fin de XXe siècle, demeure la seule façon socialement acceptable d'évoquer sa misère, l'auteur s'arrête plutôt à ce tendre et spirituel amour de préférence, la dilection (p. 22) médiévale, une tendresse qui parfois s'ignore (p. 48) bien qu'elle possède, elle aussi, sa syntaxe:

> Tendresse, encore et toujours, oui, le style intimiste en vit, en meurt, en renaît. (p. 123)

> Pour les êtres fragiles, la partie de la tendresse se joue dans l'allusion et l'élision. (p. 110)

Encore une attention sincère à tout ce qui disparaît dans la vie comme dans une phrase: la plume devient l'admoniteur dont les douces ellipses pointent un hors-champ. Ni amertume ni apitoiement ici mais une empathie (p. 47) dans des propos de moraliste, au sens qu'ils aident à vivre:

> Car pour aimer l'autre, il faut se reconnaître vulnérable. (p. 134)

> Ceux qui n'espèrent plus rien sont souvent sobres d'expression et modestes d'inspiration. Tandis que ceux qui se tuent et se retuent chaque semaine ou qui tonitruent à tout propos manquent pour la plupart de l'industrieuse curiosité par quoi on se bèche et se laboure... (p. 35)

> On se réserve, quand on a peu. (p. 121)

Humaniste par essence, la littérature parle de l'homme à réinventer plus homme, et cette réinvention passe peut-être, dans notre aujourd'hui individualiste, par une ascèse du premier des pronoms personnels. Il reste la prose d'*Au fond du jardin*, portée par une élégance naturelle, dépouillée de toute afféterie : la grandeur d'un ton mineur néanmoins sautillant, qui allège la gravité de vivre. Voilà un livre où s'écrit le vide d'une main tendue que nous recevons pleine « de ce qu'habituellement on éloigne de soi sous prétexte d'efficacité » (p. 90). Après tout, il faut bien vivre.

Jean-Claude Brochu